



Où cours-tu, Charly ?

**Laurent
Bobinet**



Roman

Laurent BOBINET

Où cours-tu, Charly ?

© Laurent BOBINET, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0578-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur

Le Souterrain

Le Collier de Belle-Assez

Retour à Slano

La Prophétie des Cinq Lunes

Prologue

Ils nous poursuivent...

Pourtant, notre fuite est erratique. Comment font-ils pour nous retrouver, malgré l'avance que nous parvenons toujours à recréer entre eux et nous ?

Pourquoi ai-je entraîné Pavie dans cette aventure ? Je m'en voudrais s'il lui arrivait quoi que ce soit, elle qui ne demandait qu'à m'aider.

Une princesse... Dès que je l'ai aperçue, j'ai ressenti un bouleversement en moi, quelque chose de fort. J'ai été attiré comme un aimant. Ses grands yeux, d'un bleu intense, conféraient à son regard un pouvoir d'attraction qui contribuait élégamment à sa majesté.

J'étais fier qu'elle ait accepté mon amitié. Je m'en voulais de lui faire subir cette aventure. En même temps, je me voyais comme un chevalier téméraire prêt à tout pour la tirer du péril dans lequel je l'avais entraînée.

Ils étaient encore là, à nos trousses. Je sentais leur présence et leurs phéromones malveillantes suintant de leur acharnement.

Les bruits de la circulation intense qui nous environnait m'empêchaient de réfléchir correctement à la meilleure solution à adopter pour nous sortir de ce mauvais pas.

Courir ... toujours courir... plus vite... Mais courir vers où ?

D'où je viens...

Je n'ai pas connu ma mère. On m'a raconté qu'elle vivait dans la rue. Un chauffard, probablement éméché, ne l'a pas vue traverser la rue, et elle a été fauchée à la fleur de l'âge, alors qu'elle était lourde de nous porter, moi, mes deux frères et ma sœur. Nous n'avons pu voir le jour que grâce à la bienveillance d'un passant ayant conduit notre mère chez le médecin le plus proche.

Mon géniteur et ma mère n'étaient plus ensemble à ce moment-là, mais c'est néanmoins la maîtresse de mon père qui m'a récupéré, bien qu'elle, non plus, n'ait pas vraiment les moyens de me prendre en charge. Je ne sais pas pourquoi il restait avec cette femme, d'ailleurs. C'était une boit-sans-soif qui se nourrissait de litrons de rouge et mon pauvre père, qui comptait sur elle pour lui préparer sa pitance, était efflanqué comme certains vieillards qu'on voyait passer chaque jour, traînant leur cabas à pas lents.

Heureusement pour moi, les badauds étaient compatissants et me donnaient des petits bouts de pain en cachette, ou même parfois des petits bouts de lard que je partageais avec mon père. J'suis pas resté bien longtemps à leurs côtés, car sa maîtresse a préféré me vendre « sous le manteau » pour trois bouteilles d'alcool et cinquante francs de l'époque.

Pour expliquer son geste indigne... elle me séparait de mon père tout de même ! Oui, pour expliquer cette décision cruelle, elle disait que j'avais « un caractère de chien ! » ou bien encore « une tête de mule ! »... Normal, j'me disais. Je suis mulâtre ! Ben oui : ma mère était blanche... et mon père est noir ! Cela étant, je n'eus bientôt plus de famille, ni père, ni sœur, ni frères, desquels on m'avait déjà séparé à la naissance. La vie commençait bien mal pour moi !

Bon, si ce n'était que ça ! Que je vous apprenne la meilleure : Charly qu'ils m'avaient baptisé... enfin quand je dis « baptisé », c'était pas avec de l'eau bénite ! Donc, nom de code : Charly... Bravo ! Pourquoi pas Jean-Edouard, Fabien, Raymond, ou tiens, même : Pierrick ! Si ça s'trouve, c'est comme ça qu'ils m'auraient appelé si j'avais été un épagneul breton.

Ben non. J'étais d'une race indéfinissable, croisement improbable entre un Labrador et une Samoyède... Ben voilà, ça donne : moi ! Presque un Berger

australien, pas tout à fait un Border Collie... indéfinissable, je vous dis ! Mais bon, j'avais la cote, belle gueule, beau poil tout de même, un peu de noir ici, un peu de blanc là... Les chiennes se retournaient sur mon passage comme les hommes se retournent maintenant sur le passage de ma nouvelle maîtresse... Oui, je suppose que ça ne doit pas être pour moi. Elle doit être pas mal roulée, ma maîtresse... Mais j'peux pas vous dire parce que moi, autant en chienne, je m'y connais, autant en femme, je saurais pas vous évaluer les canons de la beauté. Désolé !

Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'elle s'appelle... Mamour, je crois. Enfin c'est comme ça que Max, mon maître l'appelle toujours ! Elle a deux longues jambes, parce que parfois, elles dépassent de son lit. Elle doit être mulâtre aussi parce qu'elle a les cheveux tout noirs, mi-longs, mais elle a une mèche blanche, qui lui donne un air distingué... comme moi ! Elle a aussi la peau blanche qui sent bon. J'adore lui faire des lèches sur les joues après qu'elle se soit maquillée, le matin. Elle se méfie, pourtant... Mais j'arrive toujours à l'avoir... même pour une petite lichette. Elle me crie dessus après, mais je lui jappe que c'est par jeu, et elle a l'air de me comprendre. Et ça fait bien rire Max... Alors, elle se remet une petite couche de crème, et là, après j'y touche plus. Et puis ils partent tous les deux pour leur journée de travail, me laissant seul quelques instants, avant que je ne commence ma journée, bien remplie, moi aussi.

Voilà, ça fait bien... ouh... oui une petite dizaine d'années que je suis avec Max et seulement la moitié avec son âme sœur. Bon, c'est ça, à plus ou moins, car je sais bien qu'on ne compte pas pareil, nous les canidés et vous, les humains.

Vous, les humains, vous m'en avez fait voir des vertes et des pas mûres. Oui, je sais, vous vous dîtes « Comment il peut parler de la couleur verte, alors que c'est bien connu : les chiens voient tout en gris ». Eh bien, détrompez-vous. Certes, on voit les couleurs de façon moins nette que vous, mais on les voit. En revanche, on a une de ces palettes de gris dans notre chromatique de couleurs... j'vous dis pas ! C'est pas pour rien que vous avez l'expression « la nuit, tous les chats sont gris ! ». Ouais, et bien pour nous, y'a gris, gris et gris. Et la nuit, les chats, nous, on les voit tous différents. Et Toc !

Donc, je disais que vous, les humains, vous m'en avez fait voir de toutes les couleurs. Et c'est pourquoi j'ai décidé, à l'automne de ma vie (hé ! Vous moquez pas ! on peut être chien et pas moins poète pour autant !..). C'est pourquoi, donc, j'ai décidé d'écrire quelques-unes des aventures croustillantes qui me sont arrivées avec les divers maîtres qui m'ont adopté au long de ma vie de chien !

Quel cirque !

C'était un vieux monsieur qui m'avait récupéré sur le trottoir. Avant, moi j'étais pas malheureux, même si je ne mangeais pas à ma faim. Le plus terrible était le froid mordant de l'hiver. Notre maîtresse, mon père et moi, dormions sous des cartons dans des coins de cour et c'est nous qui la réchauffions en nous pelotonnant contre elle.

Elle avait réussi, lors de rares fois, à trouver des caves non fermées à clé ou bien des salles de presbytère que les curés laissaient libres d'accès aux périodes les plus glaciales. Dans ce cas, il y avait toujours de quoi manger et boire... et puis, on était sûr d'y retrouver des copains, car on s'échangeait les bons tuyaux entre chiens d'errants.

Mais ça, c'était avant.

Sûr, je regrette de plus être avec mon paternel, j'en ai chialé pendant quelques jours... et puis, le confort, la chaleur, la bonne pitance et la bienveillance du vieux, m'ont fait admettre que j'avais tiré une bonne fortune. Je me dédouanais en me disant que mon père serait content de me savoir si bien traité.

Et puis Abé – oui, mon maître s'appelait Abélard. Je le sais, car c'est surtout la fin de son prénom qui me faisait saliver. Mais pas mal de gens le surnommaient Abé. Donc, Abé était bon avec moi, affectueux et doux avec ses yeux de cocker. Il m'emmenait me balader tous les jours au parc d'à côté. J'avais un beau collier en cuir avec une médaille. Il devait y avoir mon nom de marqué dessus, car, souvent quand il était assis sur un banc et moi couché par terre à ses côtés, il n'était pas rare qu'une dame ou un homme vienne me caresser et regarde ma médaille en prononçant mon nom. Alors je leur léchais la main en signe de reconnaissance.

Abélard habitait une belle et grande maison dans cette grande ville. Devant, il y avait des massifs et une petite allée pavée qui conduisait à un portillon de fer au beau milieu d'un muret rehaussé de grilles en fer forgé. Au-delà, c'était une rue assez large bordée de platanes.

Derrière la maison, il y avait un immense jardin arboré.